

LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
SIX MOIS. 4' »
UN AN. 8' »

LECONTE DE LISLE



M. LECONTE DE LISLE, poète français, naquit à l'île de la Réunion en 1820. Sa jeunesse fut studieuse. Il arriva à Paris en 1848 et, en 1853, il faisait paraître les *Poèmes Antiques* qui lui valurent de précieuses amitiés : Alfred de Vigny, Victor de Laprade, plus tard Baudelaire et Banville. Il donnait des leçons de haute littérature et de ces études sortit une traduction de *Théocrite et d'Anacréon*.

Mais en dépit de la forme superbe des poèmes évangéliques qui avaient précédé, on sentait que le poète était là sur un terrain étranger à sa pensée ; les *Poèmes Védiques et Brahmaniques* qui vinrent après ; les *Eléphants*, le *Condor* et la terrible eau-forte des *Chiens*, révélèrent un poète épris du néant. Les *Poèmes Barbares* suivirent, œuvre colossale sur le Bas-Empire et le moyen âge.

Ensuite, il se remit à l'étude des Anciens et donna à la littérature française d'immortelles traductions d'Homère, d'Hésiode, des tragiques grecs et latins : *Kain*, le *Lévrier de Magnus* et les *Etats du Diable* faisaient revivre le poète.

Pendant la guerre, il prit place dans la garde nationale et, en 1872, il faisait représenter sur la scène de l'Odéon une tragédie : les *Erinnyes*.

Il a été nommé membre de l'Académie française le 11 février 1886, en remplacement de Victor Hugo.

Leconte de Lisle porte en jeune homme ses 72 ans et, à contempler sa large tête hâlée, ses traits hardis et réguliers, son grand front obstiné, tout cet ensemble athlétique que confirme un regard clair, on dirait plutôt un dur Breton qu'un créole.

Quand il récite de ses propres vers, une haute émotion fait vibrer tout son être, superbe, et va frapper ses auditeurs d'une sympathie irrésistible.

Sommaire

Leconte de Lisle.	LA RÉDACTION.
Causerie.	LUCIEN.
Echos artistiques.	P. B.
Oh ! les Femmes (monologue).	Ph. TONELLI.
Les Etoiles (poésie).	Alex. MICHEL.
Fantôme.	E. DREVETON.
D'Estoc et de Taille.	FRANC-SILLON.
Pourquoi les petites filles viennent dans les Roses.	V. MAUBRY.
Glose sur un quatrain de Louisa Siefert (poésie).	G. DE MYRTE.
Le Roman intime de Chateaubriand.	G. MONAVON.
Ce qui reste (poésie).	Jules TROCCON.
Bulletin financier.	X

CAUSERIE

Auriez-vous soupçonné — quant à moi un journal vient de me l'apprendre à l'instant même — que la gare de Charbonnières occupe sur le réseau du P. L. M. le dixième rang en ce qui concerne le mouvement des voyageurs ?

Rien ne saurait mieux et plus officiellement constater l'affluence énorme de visiteurs se rendant à Charbonnières pour y passer une journée de villégiature.

La raison de cette affluence s'explique par ce fait que de tous les environs de Lyon, Charbonnières est le seul endroit où l'on puisse faire une agréable promenade.

Les environs de Lyon sont splendides. Les Lyonnais ont — je l'ai dit — un amour particulier pour la campagne : Y avoir une maison — grande ou petite — est le rêve que chacun caresse, mais tous ne le réalisent pas, et pour ces derniers, il ne reste plus que la ressource de la promenade dominicale, à travers les chemins : or on a la déplorable habitude de clore de murs les propriétés, de telle sorte que c'est entre deux murs qu'il faut accomplir sa promenade, ce qui, vous l'avouerez, manque d'attrait.

A Charbonnières, rien de pareil ; on se promène en pleins champs, on a même — ce qui n'est pas à dédaigner — des bois ombrés où l'on peut faire une excursion et trouver un abri contre les rayons du soleil.

Enfin toute partie de campagne a pour corollaire à peu près indispensable — pour que la fête soit complète — un dîner pris en plein air ; eh bien, tandis que dans les diverses localités des environs de Lyon il faut prendre d'assaut de rares restaurants assez mal installés, à Charbonnières on n'a — c'est le cas de le dire —

que l'embarras du choix, car hôtels et restaurants sont nombreux, et tous largement approvisionnés.

Tout explique et justifie donc l'affluence énorme des citadins se rendant à Charbonnières, cette affluence a été encore augmentée par la création de Courses, où l'on trouve tout le confortable et le luxe désirables, où l'on peut même si le désir vous en prend, se donner pour terminer sa journée le plaisir du spectacle, — car s'il n'y a plus de théâtres à Lyon — ce qui à mon avis est un comble — il y en a à Charbonnières, où l'on chante et où l'on joue très agréablement l'opérette et la comédie. Un train spécial ramène les visiteurs après le spectacle.

Le hasard, qui parfois fait bien les choses, a donc servi à souhait les personnes qui ont fondé — en dehors de toute idée de spéculation — les Courses d'ânes de Charbonnières, car elles n'ont pas eu à apprendre aux Lyonnais le chemin de cet aimable pays, auquel elles donnaient un attrait de plus.

J'ai trop souvent raconté l'origine de ces courses pour y revenir longuement : elles n'eurent d'autre but que de faire concourir entre eux les ânes que quelques Lyonnais, faisant de la villégiature à Charbonnières, avaient achetés pour les enfants, et sur le mérite desquels on ne pouvait parvenir à s'entendre, chacun vantant naturellement le sien.

Le succès de la première course fut tel que les organisateurs pensèrent — et je le répète en dehors de toute idée de spéculation — qu'il y avait quelque chose à faire : on constitua alors une société ; on rédigea des statuts, et l'entreprise — qui date de 1886 — est allée, d'année en année, prospérant et réalisant des bénéfices qu'on a appliqué à des améliorations successives : si bien qu'aujourd'hui le nombre des sociétaires — auxquels des avantages particuliers sont offerts — dépasse deux cents.

La mode — avec laquelle il faut compter — a adopté les courses de Charbonnières, qui figurent actuellement sur le programme des plaisirs offerts aux Lyonnais au même titre que les courses du Grand-Camp et de Bonneterre ; si elles n'existaient pas il faudrait les inventer. Sans doute les courses d'ânes ne ressemblent pas aux courses de chevaux, ces dernières créées — pour l'amélioration de la race chevaline dont le masse du public se soucie comme d'une guigne — ont des allures plus solennelles, les courses d'ânes sont surtout une distraction, dans laquelle les charmants bébés que nous ai-

mons ont la meilleure part, soit comme acteurs soit comme spectateurs ; aussi ces courses ont-elles un caractère familial — j'en prie, puisqu'il s'agit d'ânes, de ne pas donner à cette épithète une méchante interprétation — qu'il faut leur conserver. Ma grande crainte a toujours été qu'entraîné par le succès, le comité ne voulût faire grand. Ce serait une erreur et une faute. Il faut conserver aux courses cet hippodrome de Sainte-Luce, qui est une merveille de décoration au point de vue du cadre verdoyant dans lequel il est placé.

C'est le dimanche 17 qu'auront lieu les courses de Charbonnières. Qu'un beau soleil — ce lustre des spectacles en plein air — les éclaire et leur succès est assuré.

La compagnie P.-L.-M. peut, pour sa part, aider beaucoup à ce succès, en organisant des trains spéciaux, partant à partir de midi, de quart d'heure en quart d'heure. L'année dernière, faute de trouver une place dans un wagon, beaucoup de personnes ont dû renoncer à se rendre à Charbonnières. Il est à désirer que ce fait ne se renouvelle pas dans l'intérêt du public et aussi dans celui de la Compagnie elle-même.

Je crois qu'à ce propos une demande a été adressée à la Compagnie. Il faut espérer qu'elle lui fera un bon accueil.

LUCIEN.

ÉCHOS ARTISTIQUES

Pendant le premier semestre de 1892, il a été joué à la Comédie-Française soixante-dix pièces différentes : 29 en un acte, 17 comédies en trois actes, 14 comédies en cinq actes, 10 drames ou tragédies.

On a réalisé 1,170,377 francs.

Jamais, pour un même laps de temps, ce chiffre n'avait été atteint.

En présence de pareilles recettes, on ne voit pas bien pourquoi l'Etat persiste à accorder une subvention à la Comédie-Française et l'on se demande s'il ne pourrait pas trouver un plus utile emploi des largesses qu'il fait à la maison de Molière.

A l'Académie des Beaux-Arts.

La section de composition musicale présentait comme candidats à la placelaisée vacante par la mort d'Ernest Guiraud :

En premier ligne *ex æquo* et par ordre alphabétique, MM. Joncières et Paladilhe ; en deuxième ligne : M. Théodore Dubois ; en troisième ligne : M. Salvayre, et en quatrième : M. Gastinel.

L'Académie avait ajouté à cette liste le nom de M. Emile Pessard.

M. Paladilhe — l'auteur de *Patrie* ! — a été nommé par 21 voix, contre 9 accordées à M. Joncières, 4 à M. Dubois, 2 à M. Gastinel, sur 35 votants.

C'est M. Saint-Saëns qui terminera l'opéra qu'Ernest Guiraud a laissé inachevé : *Brunehilde*, sur un livret tiré des *Temps mérovingiens*, d'Augustin Thierry, par M. Louis Gallet.

Trois actes sur cinq étaient complètement écrits.

J'ai parlé dernièrement d'un écrivain anglais, M. Oscar Wilde, qui venait d'écrire — en français — une *Salomé* dont le rôle était destiné à Sarah Bernhardt.

Moins favorisée que les roses qui vivent un matin, *Salomé* n'a pu vivre une soirée : la censure anglaise en a prononcé l'interdiction à cause des sujets bibliques s'y rattachant.

L'auteur avait cependant fait la concession inutile de donner à Saint Jean-Baptiste le nom de *Tocanahan*. Le romantisme de l'action consistait à faire couvrir de baisers, par la changeante *Salomé*, la tête du saint, tué sur sa prière.

M. Wilde se dispose à quitter l'Angleterre pour venir à Paris. Il compte y faire représenter *Salomé* au mois d'octobre.

« *L'Anglais en général* — écrit-il — est un *Tartufe assis dans une boutique* », et il rappelle les interdictions successives de *Judas Macchabé*, de Rubeinsten ; *Samson et Dalila*, de Saint-Saëns ; *Hérodiade*, de Massenet.

Il est bon d'ajouter que la même censure anglaise permet sur toutes les scènes *Divorçons* !

Puisque nous sommes à Londres, sait-on combien la capitale de l'Angleterre compte de théâtres ou music-hall ?

Quarante-quatre, représentant un capital de 20 millions, et pouvant contenir 70,000 spectateurs.

L'impôt payé par ces salles est annuellement, de 25 millions.

Où s'arrêteront les prétentions des artistes ?

M^{lle} Calvé — de l'Opéra-Comique — vient de signer, avec MM. Abbey et Grau, un engagement aux termes duquel elle touchera *cinq cent mille francs* pour une tournée en Amérique, qui durera du 1^{er} décembre au 15 avril.

Combien de jeunes filles ambitionnent le brevet supérieur, qui ont peut-être un million dans le gosier... et ne s'en doutent pas ?

Une autre cantatrice de l'Opéra-Comique — que nous avons souvent entendue à Lyon — M^{lle} Mézeray, vient d'obtenir de la municipalité d'Alexandrie, la subvention de 20,000 francs pour une troupe d'opéra, d'opéra comique et opéra bouffe, au théâtre Zizinia, dont elle s'est assurée la jouissance pour la saison théâtrale de 1892.

Soierie et théâtre mêlés ! Il n'y a point de commerce ridicule.

A Livourne, les recettes, du Politeama sont loin d'être satisfaisantes. L'un des propriétaires de ce théâtre, qui est en même temps marchand de nouveautés, a imaginé ce moyen pour essayer de les rendre meilleures : il a placé dans la montre de son magasin, un écriteau ainsi conçu : *Une cravate et un billet pour le Politeama 1 fr. 20.*

Si avec ça, la foule n'accourt pas, nous irons le dire à Rome.

P. B.

Oh ! les Femmes !

MONOLOGUE

On me dit que je suis grincheux, bourru, original et malappris. Et quand cela serait, n'ai-je pas toutes les meilleures raisons du monde pour me demander à tout instant ce que je fais sur terre ? sur cette terre peuplée de gens insignifiants et inutiles.

Je trouve la vie absolument inepte.

Pourquoi vivre ? Vivre de quoi ? Pour qui ? De quoi ? De qui ?

Est-ce pour manger, boire et dormir ? c'est bestial.

Pour sourire à la pièce de cent sous ? ce morceau de métal qui renferme l'amitié, l'amour et le reste. Vraiment, cela n'en vaut pas la peine.

Est-ce pour avoir le plaisir de gémir constamment ? c'est rudement idiot.

Quoi alors ?

Je n'ai pas demandé à connaître la vie. Si on m'avait consulté à ce sujet, j'aurais répondu du fond des limbes : — Mais restez donc tranquilles ! Fichez-moi la paix !

Naître pour disparaître ensuite, c'est d'un bête ! oh ! mais d'un bête !...

Et puis, à quoi ça sert la vie ?... A connaître la femme ! voilà toute l'histoire.

La sempiternelle rengaine : la femme ! que l'on piétine sans cesse mais que l'on adore toujours.

Oui, nous naissons par elle, pour elle et nous vivons d'elle.

Quelle encombrante créature !

Et dire que sans la femme, pas de colère, de jalousie, d'ambition, de bassesses et de pleurs.

Sans elle, pas de rêves — un trompe l'œil ; — pas d'émotions — ça creuse ; — pas de soupçons — ça fait maigrir.

Sans cette fille d'Eve, bon appétit, bonne digestion, bon caractère, bon cœur, et bonnes vie et mœurs.

La femme ? oh ! quelle crécelle ! avec elle l'existence devient insupportable. C'est ce qui me rend grincheux, furibond, hypocondriaque.

Et pourtant je possède cinquante mille livres de rentes. Je suis on ne peut mieux bâti. J'ai de l'esprit en divers moments de la journée. Je chante la chansonnette en société et fais des calembours assez stupides avec mes amis. Eh bien ! je trouve cette existence foncièrement ridicule, absolument inutile et si je fais le jacquot en société, c'est tout bonnement pour tuer le temps, et non pour faire plaisir aux autres. J'en serais furieux s'il en était ainsi.

Et tout cela à cause de la femme qui nous tient cloués à l'existence, pour elle seule.

Il faudrait la supprimer, carrément.

C'est alors que je serais jovial et gentil, tout à fait souriant.

Il est vrai que si on la supprimait, la terre resterait vide.

Où serait le mal ? Ce n'est pas moi qui m'en plaindrais. Au contraire. Joyeux comme un pinson, mes chansonnettes seraient plus hilariantes en société et mes calembours plus affreux, ce qui jetterait la note absolument folichonne autour de mon unique personne, formant l'unique société composant la terre déserte.

Comme l'existence serait alors agréable !

Et désopilante !

Plus de danseuses, de concierges, d'ouvreuses, de belles-mères et de sangsues.

Plus de femmes enfin !

O régénération de la vie ! ô délices ! ô séjour enchanteur !

Oui... mais voilà... supprimer la femme, comment ?... C'est là une question algébrique qui ne paraît pas entrer dans mon élément intellectuel.

Et cependant la chose serait si facile, si originale, si fin de siècle !

Voyons, quel en serait le moyen ?...

La chose me paraît simple comme bonjour.

Il ne s'agit que de trouver le truc, voilà tout.

Ah!... une idée!

Rester garçon!

Hum!... ce système me paraît un peu naïf.

Non, ce n'est pas ça!... Cherchons mieux.

Sapristi! Je lambine et le temps me presse. Mon adorable cousine m'attend aux Champs-Elysées, chère petite! J'y cours. Mais si pendant ce temps vous trouvez une combinaison, attendez-moi, nous en causerons à l'aise.

PHILIPPE TONELLI.

LES ÉTOILES

A Charles FUSTER.

Lorsque la mort couche nos belles
Pour le froid sommeil du tombeau,
Non, tout ne s'éteint pas en elles,
Les Chères ont un sort plus beau.

Tandis que lambeau par lambeau
Tombent en cendres leurs corps frères,
Là-haut, vers l'éternel flambeau,
Vont leurs âmes aux blanches ailes!...

— Aussi, je vais, seul, loin du bruit,
Rêver du ciel, lorsque la nuit,
Les étoiles sont allumées;

Car ces astres, que nous voyons
Darder de langoureux rayons
Sont les âmes des Bien-Aimées.

ALEXANDRE MICHEL.

FANTÔME

I

Où que tu sois, Jeanne, ma tant aimée d'autrefois, ma pensée, plus légère qu'une aile de colombe, vole, ce soir, vers toi, à travers les espaces infinies...

Mélancolique, je t'appelle, mais hélas! tu ne réponds pas — et seules à ma voix suppliante répondent les angoissantes plaintes de la bise, par cette froide nuit de novembre.

Tout est d'abord fini entre nous, les rêves et les folles espérances!... Jamais plus nous ne nous reverrons, jamais plus nos lèvres ne se chercheront, jamais plus nous ne retrouverons ces causeries charmantes; alors que le soleil couchant, dorant d'un dernier rayon d'or la crête lointaine des montagnes violettes, côte à côte et à petits pas, nous allions, le cœur troublé, le visage caressé d'une brise parfumée, dans les allées du jardin aux sombres et courtes bordures de buis... L'irréparable nous a séparés, Jeanne, et le voudrions nous que nos cœurs ne se pourraient plus réunir. Que veux-tu! c'est la vie cela: on s'aime, on se quitte, on se pleure... et on s'oublie.

A ton départ pourtant, à l'ultime adieu de ta main gantée, j'ai crié — comme si un fer aigu pénétrait tout à coup dans ma chair palpitante. Mais le temps s'est envolé, le Temps, ce guérisseur infailible de toutes les humaines souffrances, et la plaie de mon cœur, peu à peu, s'est cicatrisée. Dois-je te l'avouer?... ta gracieuse image elle-même s'est presque effacée de mon souvenir ainsi qu'un fin pastel dont les couleurs disparaissent un beau matin.

Cependant, telles ces blessures de vieux soldats, qui se rouvrent au moment où on ne s'y attend plus, la plaie de mon cœur s'est subitement rouverte et mélancoliquement, ma pensée, plus légère qu'une aile de colombe, vole, ce soir, vers toi, à travers les espaces infinies...

II

Tu m'as sans doute oublié. C'est la vie cela: on s'aime on se quitte, on se pleure... et on s'oublie. Mais qu'importe! ce soir, Jeanne, que

tu le souhaites ou non, ma pensée, plus légère qu'un aile de colombe, franchira les espaces infinis, et enveloppant tout entier ton corps de déesse d'une caresse très douce, fera surgir brusquement en ton cœur — vide peut-être — mon souvenir, et malgré l'éloignement, malgré les rivières et les plaines, les villes et les monts qui nous séparent, nos âmes, jadis sœurs, se rencontreront dans l'immensité, s'uniront dans un idéal et divin baiser, et nous nous aimerons encore une fois, quelques heures tendrement — et surtout sincèrement.

III

Oui, Jeanne, que tu le souhaites ou non, ce soir, tu viendras, obéissante à mon caprice évocateur, t'asseoir auprès de moi, devant la flamme éclatante de mon foyer où dansent les salamandres...

IV

Elle est venue, et je la contemple telle que je la connus et l'aimai dans le virginal épanouissement de ses dix-huit printemps. Sa bouche rose et ses yeux noirs me sourient, et un reflet d'or, splendide comme une auréole de gloire, enveloppe son front pur où s'ébouriffent de petits cheveux — que tout à l'heure je baisserai amoureuxment. — Jeanne, je t'aime! je t'aime! Et, comme autrefois, nous causons l'un près de l'autre, la main dans la main, émus et palpitants, le cœur réchauffé par notre amour ressuscité et par la flamme vive du foyer où dansent les Salamandres — attendant avec impatience que la lente aiguille, marquant dix heures, nous donne le signal des célestes joies.

V

Ecoute, Jeanne... la bise, froide et âcre, pareille à une voix humaine qui se lamente, pleurer autour de notre maison solitaire, écoute... écoute aussi ce bruit monotone et si triste des feuilles jaunies qui s'envolent et se dispersent au loin, ainsi que nos illusions. Ne dirait-on pas le vol effaré de pauvres âmes qui se cherchent et s'appellent dans la nuit, avec de grands frissons éperdus; qui demandent peut-être, grelottantes, à entrer dans notre petite chambre parfumée d'amour, pour se reposer, à l'abri des tentures atténuées, de leur éternel voyage...

VI

Comme il doit faire froid au dehors, mais comme il fait bon chez nous. Aussi, viens, serons-nous l'un près de l'autre, raillons la bise aigre qui fredonne sa plaintive mélodie, et dans une amoureuse étreinte, lèvres contre lèvres, oublions tout, et le vent et le froid, et nos soucis et nos chagrins, et nos souvenirs et nos chimères défunt, oublions tout, n'est-ce pas? A quoi bon récriminer, à quoi bon évoquer le passé, remuer les cendres froides des années envolées quand, dans la flamme éclatante de notre foyer, dansent, ce soir, les salamandres?

VII

Tiens, mignonne, veux-tu en attendant que la lente aiguille, marquant dix heures, nous donne le signal des célestes joies — veux-tu que je te dise un conte, un beau conte bleu. Va, quoiqu'il te semble, je me souviens encore de tes préférences, je sais que tu n'aimes guère les histoires vraies, toi, la rêveuse, qui t'accoude à ta fenêtre, par les soirées langoureuses d'été, sous les yeux d'or du firmament. Ce conte que je te vais dire me fut jadis conté par une petite fée que je rencontrai un matin d'avril au coin d'un bois gazouillant, si merveilleusement belle avec des yeux humides de pervenche, et d'une voix si pure et si douce, que tu l'aimerais comme moi, si par bonheur, ce que je te souhaite, tu la rencontrais un matin d'avril, au coin d'un bois gazouillant. Cette petite fée, vrai lutin vêtu d'étoffes aux mille couleurs chatoyantes, comme une princesse de féerie, a un joli nom, un nom aussi joli que ses yeux humides de pervenche; elle s'appelle la *Fantaisie*. Lors-

qu'on la croise sur la route ou qu'on l'aperçoit de loin, folâtrant dans les champs comme un enfant de bohème, on est sûr d'avoir, le soir, en se couchant, des rêves enchanteurs et magnifiques.

C'est d'elle que je tiens mon beau conte bleu que je te vais dire en attendant que la lente aiguille, marquant dix heures, nous donne le signal des célestes joies... Ecoute, Jeanne...

VIII

Il y avait une fois...

Brrr... ma lampe baisse, mon feu s'éteint, et Jeanne, la tant aimée d'autrefois n'est pas là... mais alors je rêvais?

— Va dormir, va dormir, murmure à mon oreille une voix inconnue, laisse-là ton histoire, tu la diras plus tard, par un soir pareil, à quelque belle fille qui t'aimera, car aux fantômes — retiens ceci — on ne dit pas des contes de fée!...

Eugène DREVETON.

D'ESTOC ET DE TAILLE

L'issue tragique du duel Mayer-Morès devait avoir pour résultat inévitable de ressusciter les projets de loi visant la prohibition de ces « rencontres homicides »... quand elles ne sont pas « apéritives » en préluant simplement à l'ingestion d'un excellent déjeuner.

On vient donc de remettre sur le tapis parlementaire les propositions élocubrées par feu Hérold — désavouant le *Pré-aux-Clérus* paternel; — par le général Cluseret, devenu le plus pacifique des guerriers en *Chambre*; par le défunt évêque d'Angers, Monseigneur Freppel — qui mettait pourtant quelquefois, lui aussi « sa calotte de travers » avec une fougue toute junéville; — par Maxime Lecomte enfin, dont l'humeur sénatoriale est naturellement hostile aux violences de l'épée et aux brutalités du pistolet.

D'autres partisans forcenés de « l'oubli des injures » et de la paix quand même « entre les hommes de bonne — ou de mauvaise — volonté » ne parlent rien moins que de faire revivre les édits de Richelieu décrétant la peine de mort contre les duellistes, — ce qui, d'ailleurs, eût le résultat inattendu de changer les « combats singuliers » en *pluriels*, puisque les témoins eux-mêmes y prenaient une part active, en mettant aussi flamberge au vent.

Un peu plus tôt et nous aurions vu M. Floquet — vive la Russie! monsieur, — et l'ex-général Boulanger,

Pauvres œilletons, fleurs aujourd'hui fanées!

avoir maille à partir avec cet aimable M. Deibler, un bourreau des cœurs tellement irrésistible, que certains anarchistes romanesques projetaient de « l'enlever » ces jours-ci — ni plus ni moins qu'une jeune beauté sentimentale — pour le distraire de son travail de *têtes*.

On a rappelé également, à propos de cette funeste rencontre, les divers modes de « vider sa querelle » employés chez les nations dites *civilisées*, ou barbares, de notre globe terraque; depuis les Japonais qui s'ouvrent mutuellement le ventre — afin de prouver, sans doute, qu'ils ne sont pas des gens sans entrailles; — jusqu'aux Tartares qui s'assomment à tour de rôle et à tour de bras; sans oublier les terribles

« combats-z-à l'hache » que se livrent les indigènes court-vêtus de l'Afrique équatoriale.

Mais le système le plus efficace et, sans contredit, le plus hygiénique est encore celui pratiqué par les Siamois — qui ne sont pas toujours aussi étroitement unis que la célèbre membrane de deux d'entre eux pourrait le faire supposer.

Il paraît, qu'en cas de différend, les antagonistes — chez ce peuple modèle — au lieu « d'en découdre » se rendent chez le pharmacien le plus voisin, qui leur délivre — sans ordonnance, mais selon la formule — deux fioles d'égale longueur et de même capacité, étiquetées « *Sedlitz* » ou « *Hunyadi-Janos* ». L'insulte a le choix du liquide vengeur, à ingurgiter au signal du premier témoin, dont la parole sacramentelle résume littéralement l'épreuve subie par les deux champions : « *Allez, messieurs !* » Chacun avale son purgatif... et le premier qui « *va* » est déclaré vaincu par celui qui s'est montré plus résistant à la colique.

Les témoins déclarent aussitôt « l'honneur satisfait » et les deux adversaires réconciliés, avec un visible soulagement, n'ont plus qu'à utiliser — séance tenante — les procès-verbaux de « l'affaire »... qu'aucun journal n'oserait ensuite mettre — comme chez nous — sous le nez de ses lecteurs.

FRANC-SILLON

Pourquoi les petites Filles viennent dans les Roses?

Peut-être croyez-vous, Madame, comme on vous l'a certainement dit, descendre de la côte d'Adam, et par conséquent devoir doublement l'existence à notre premier père ?

Erreur ! Tout ça, voyez-vous, c'est des histoires de femmes.

Le bon Dieu, qui savait parfaitement comment tourneraient ces monstres d'hommes, se serait bien gardé d'en extraire la plus petite parcelle, côte ou entrecôte, pour en former cet être charmant et divin, — saluez, madame, — qui s'appelle la femme.

La vérité vraie, c'est qu'un jour, qu'il se promenait dans son jardin, — tenez, c'était à peu près à cette époque-ci, — il s'arrêta tout à coup devant les mille fleurs qui émaillaient le parterre.

— Nom d'un homme ! s'écria-t-il, que ces fleurs embaument ! Il est vraiment dommage qu'il ne se trouve là personne pour les cueillir. J'ai bien Adam, mais Adam se soucie d'une rose comme d'une guigne. Pourvu qu'il ait du clair et dans son verre et du tabac dans sa pipe, le reste lui importe peu. Il faudra pourtant que j'avise à cela, car ces fleurs, j'en suis convaincu, feraient le bonheur de quelqu'un.

Ayant réfléchi à ses choses pendant le reste de sa promenade, le bon Dieu, sitôt rentré chez lui, s'enferma dans son laboratoire ; et après avoir recommandé qu'on ne le dérangeât point, — c'était très compliqué, ce qu'il allait faire là, — il créa la femme.

Le lendemain, ayant de nouveau fait un tour dans son jardin, il eut la satisfaction de constater qu'il n'y restait plus une seule fleur. Roses, lilas, marguerites, toutes ces jolies fleurs, enfin, qui réjouissent la vue ou charment l'odorat, avaient été cueillies par Eve et artistement disposées, par elle, dans la demeure d'Adam.

Le bon Dieu sourit en voyant ses prévisions réalisées, et demanda à Adam ce qu'il en pensait.

— Je ne sais comment vous remercier, répondit celui-ci, et, ajouta-t-il en désignant la rose dont Eve avait paré ses cheveux, je ne

saurais dire laquelle est la plus belle : de la om pagne que vous m'avez donnée, ou de la rose que voici.

Le bon Dieu qui ne s'attendait pas à une telle preuve de bon goût de la part d'Adam, partagea cette opinion et décida, pour confirmer la ressemblance, que désormais, les femmes naîtraient dans les roses.

Si, le lendemain, le bon Dieu s'était encore promené dans son jardin, peut-être aurait-il constaté, que, cette fois, il y manquait une pomme : mais il pleuvait ce jour là, et le bon Dieu resta chez lui. Ce n'est que plus tard qu'il découvrit l'horrible vérité.

Victorien MAUBRY.

GLOSE

Sur un quatrain de Louisa Stéfert (1).

La sève descend aux racines.
La force abandonne les cœurs :
Sur les vieilles tours en ruines,
Les geais poussent des cris moqueurs.

Louisa STÉFERT, l'Année républicaine.

Voici l'hiver : clartés divines
Dans l'ombre évanouissez-vous !
L'Humanité tombe à genoux...
— *La sève descend aux racines.*

Trêve aux extatiques bonheurs !
La forêt sombre perd ses branches :
Et les sentiers leurs robes blanches...
— *La force abandonne les cœurs.*

Souriez, lèvres purpurines,
Soyez tentantes, car, bientôt,
L'orage fondra du côté du
— *Sur les vieilles tours en ruines.*

Car marchant, devant nos torpeurs,
Oiseaux précurseurs des tempêtes,
Passant et passant sur nos têtes,
— *Les geais poussent des cris moqueurs.*

GEORGES DE MYRTE.

(1) Théodore de Banville a défini la Glose « poème dans lequel un poème connu est paraphrasé de sorte que chaque vers du poème paraphrasé devient le dernier vers de chaque quatrain de la glose ». Nous avons cru utile de ressusciter ce petit poème en commentant l'une des œuvres de l'un de nos poètes lyonnais les plus justement célèbres.

(Note de l'auteur.)

LE ROMAN INTIME DE CHATEAUBRIAND

Petite étude de morale et d'esthétique.

Quand on étudie attentivement la vie de Chateaubriand, ce qui frappe le plus dans l'histoire intime de cette haute personnalité littéraire, c'est la prépondérance de l'élément romanesque. Dès que verdit sa prime jeunesse, au sortir de l'adolescence, son âme s'était enivrée de rêveries et ne put jamais se déprendre de la séduction mystérieuse de ses songes. Bien que l'épisode de *Réné* ne soit en réalité qu'une fiction, on reconnaît aisément combien l'auteur, ardent à se peindre lui-même, a mis à nu son propre cœur en racontant celui de son héros.

Chateaubriand, en effet, possédait une âme trop fière et avait trop la conscience de son génie, pour vouloir que sa vie fût révélée et expliquée par un autre que par lui. Aussi a-t-il écrit dans la préface des *Mémoires d'outre-tombe* : « Qu'on sauve mes restes d'une sacrilège autopsie ; qu'on s'épargne le soin de chercher dans mon cerveau glacé et dans mon cœur éteint le mystère de mon être... » Soit bien inutile, à vrai dire ! car dans ses *Mémoires* qui achèvent l'œuvre révélatrice de ses divers ouvrages, il

s'est chargé de nous dévoiler en maintes pages, ce *mystère de son âme*.

La Muse n'avait pas seule présidé à sa naissance pour l'enrichir des plus superbes dons. Orgueil féodal, conscience nobiliaire (c'est-à-dire fondée sur cet adage que *noblesse oblige*), fierté, honneur, — de quelque nom qu'on veuille appeler les vertus ou les défauts *branchés* sur une tige commune, tel est le legs reçu par René de ses ancêtres. C'est l'axe de fer qui a servi à le soutenir contre la poussée violente d'un autre élément tout personnel, celui qui domine la nature propre de Chateaubriand : — le désir ! dont il demeure la plus mémorable incarnation littéraire.

Le désir : ce mot renferme et résume bien l'histoire et l'explication de son âme. Il y a sans doute à cet égard une sorte de loi de nature ; car, ainsi que l'énonce un mythe cosmogonique emprunté aux antiques croyances de la Phénicie : « L'homme créé dans un baiser, vit et meurt du désir !... » Mais notre poète a porté le désir à un tel degré d'intensité et de persistance ; il a tendu si fort ce grand ressort de la vie, qu'il a semblé lui donner une nouvelle application, et presque inventer une nouvelle passion pour laquelle on a dû chercher des noms nouveaux.

En effet, « la langue secrète, » le « vague des passions », l'« incurable mélancolie », le « mal du siècle » tout ce qui fait la trame et la substance de *Réné*, aussi bien que des œuvres postérieures où l'écrivain a développé *Réné*, tout le romantisme de sentiment et de passion que ces œuvres inspirent, — tout cela peut se résumer dans cette vieille chose et dans ce vieux mot : le désir !...

C'est lui qui a engendré *Réné* avec son « grand secret de mélancolie », et qui nous révélant le poète même sous le voile et l'apparence de *Réné*, lui a fait ressentir les impressions et les sentiments qu'il exprime et par l'expression desquels il s'est fait entendre de tous.

C'est surtout dans les bois de Combourg, autour du donjon paternel que le cœur et l'imagination du jeune Chateaubriand ont pris, sous l'influence et la fièvre des désirs naissants, leur forme inaltérable. Il s'en rendait entièrement compte ; il l'a dit en termes explicites : « C'est dans les bois de Combourg que je suis devenu ce que je suis, que j'ai commencé à sentir la première atteinte de ce vague ennui que j'ai traîné toute ma vie, de cette rêveuse tristesse qui a fait mon tourment et ma félicité... »

C'est à Combourg en effet que, par la seule force de son désir, il a créé de rien cette *Sylphide*, maîtresse de sa vie, cette magicienne, cette Armide, dominatrice de son cœur.

Écoutons-le nous décrire ce rêve, à la fois idéal et persistant, associé intimement à sa vie. Laissons la parole à l'illustre écrivain : lui seul pouvait peindre avec de saisissantes images et de vivantes couleurs cette vision d'amour et de poésie, cette création enchanteresse de son imagination exaltée par la fougue des sens et par les ardeurs de la jeunesse.

— «... J'entrevois que d'aimer et d'être aimé, d'une manière qui m'était encore inconnue, devait être la félicité suprême. Si j'avais fait ce que font les autres hommes, si je m'étais attaché à une femme, j'aurais pu bientôt connaître les peines et les plaisirs de la passion dont je portais le germe ; mais tout prenait en moi un caractère extraordinaire. L'ardeur de mon imagination, ma timidité, la solitude, l'absence de femmes firent qu'au lieu de me jeter au dehors, je me repliai sur moi-même. Faute d'objet réel, je me créai par la puissance de mes vagues désirs un fantôme qui ne me quitta plus. Je ne sais si l'histoire du cœur humain offre un autre exemple de cette nature.

« Je me composai donc une femme des traits divers de toutes les femmes que j'avais vues. Elle avait le génie et l'innocence de ma sœur, la tendresse de ma mère ; la taille, les cheveux et le sourire de la charmante étrangère qui, invo-

lontainement dans une rencontre fortuite, m'avait pressé sur son sein; je lui donnais les yeux de telle jeune fille du village, la fraîcheur de telle autre. Les portraits des grandes dames du temps de François 1^{er}, d'Henri IV et de Louis XIV, qui ornaient le salon, m'avaient fourni d'autres traits, et j'avais dérobé des grâces jusqu'aux tableaux des Vierges suspendus dans les églises.

« Cette jeune fille enchantée me suivait partout invisible; je m'entrenais avec elle comme avec un être réel; elle variait au gré de ma folie.

« Tantôt c'était une Nymphe coquette, tantôt une Vénus passionnée; elle était sévère comme Diane ou attrayante comme Hébé. Souvent elle devenait une fée qui me soumettait la nature. Je retouchais sans cesse mon tableau; j'enlevais un attrait à ma beauté pour le remplacer par un autre; puis quand j'avais fait un chef-d'œuvre, j'éparpillais de nouveau toutes ces grâces.

« De la sorte, ma femme unique se transformait en une multitude de femmes dans lesquelles j'adorais séparément les charmes que j'avais adorés réunis. Pygmalion fut moins amoureux de sa statue.

« Mon embarras était de plaire à mon idole; je ne me trouvais rien de ce qu'il me fallait pour être aimé. Je tombais alors dans une sorte de désespoir et je n'osais plus lever les yeux sur l'image séduisante attachée à mes pas.

« Ce délire dura deux années entières pendant lesquelles toutes les facultés de mon âme arrivèrent au plus haut point d'exaltation... Mes jours s'écoulaient d'une manière sauvage, bizarre, insensée et pourtant pleine de délices.

« Il y avait au nord du château une lande semée de grosses pierres, j'allais m'asseoir sur une de ces pierres au soleil couchant. Tout ce qui servait à embellir cette pompe des beaux soirs, la cime dorée des bois, les nuages couleur de rose, l'étoile souriant dans l'azur à peine assombri, me ramenaient à mes songes; j'aurais voulu jouir de ce spectacle avec l'idéal objet de mes desirs. Je suivais, en pensée, l'astre du jour dans les régions où il portait la lumière, je lui donnais ma beauté à conduire pour la présenter avec lui aux hommages de l'univers. Le vent du soir qui brisait les réseaux tendus par l'insecte sur la pointe des herbes; une alouette de bruyère, qui venait se percher sur une pierre à mes côtés, suffisaient pour m'arracher à ma rêverie; je me trouvais seul alors et je reprenais le chemin du village, le cœur serré et le visage abattu.

« Les jours d'orage en été, je montais en haut de la grosse tour de l'ouest. Le roulement du tonnerre sous les combles du château, les torrents de pluie qui tombaient en grondant sur le toit pyramidal des tourelles, l'éclair qui sillonnait la nue et faisait paraître des flammes sur les girouettes d'airain, excitaient mon enthousiasme comme Ismen sur les remparts de Solyme, j'appelais l'orage, j'espérais qu'il m'apporterait Armide.

« Le ciel était-il serein! Je traversais le grand bois au bout duquel on trouvait des prairies arrosées par un ruisseau et divisées par des haies plantées de saules; j'avais établi un siège comme un nid dans un de ces saules. Là, complètement isolé, entre la terre et le ciel, je passais des heures délicieuses avec les fauvettes. Ma nymphe était à mes côtés; j'associais également son image à la beauté de ces nuits de printemps, toutes remplies de la clarté des étoiles, du chant du rossignol, du murmure des brises et du parfum des fleurs.

« Plus la saison était triste, plus j'étais heureux: j'ai toujours aimé l'automne. Lorsque le soir élevait une vapeur bleuâtre au carrefour d'une forêt et que j'entendais tomber les feuilles, j'étais alors dans la disposition la plus naturelle à mon cœur...

« La nuit descendait, les roseaux s'agitaient, le lac battait ses bords, les grandes voix de l'automne sortaient des marais et des bois. J'échouais au rivage le bateau qui m'avait bercé sur les flots du lac; je retournais au château; dix heures sonnaient, trop tard pour mon impatience. A peine retiré dans ma cham-

bre, ouvrant ma fenêtre et fixant mes regards sur les nuages qui volaient au-dessus de la petite cour, les facultés de mon âme s'exaltaient jusqu'au délire: je montais avec ma magicienne sur les nuages; roulé dans ses cheveux, emporté dans ses voiles, j'allais au gré des tempêtes agiter la cime des forêts, ébranler le sommet des montagnes ou tourbillonner sur les mers, nageant, plongeant dans les espaces, descendant du trône aux portes de l'abîme. Les mondes étaient livrés à la puissance de mes amours; au milieu du désordre des éléments, je mariais avec ivresse la pensée du danger à celle du plaisir; les souffles de l'aquilon ne m'apportaient que les soupirs de la volupté; le murmure de la pluie m'invitait au sommeil sur le sein d'une femme. Les paroles que j'adressais à cette femme auraient rendu des sens à la vieillesse et réchauffé le marbre des tombeaux. Ignorant tout, sachant tout, à la fois vierge et amante, Eve innocente, Eve tombée, l'enchantement par qui me venait ma folie était un mélange ineffable de mystère et de passion. Je la plaçais sur un autel et je l'adorais; l'orgueil d'être aimé d'elle augmentait encore mon amour. Marchait-elle? je me prosternais pour être foulé sous ses pas ou pour en baiser la trace; je me troublais à son sourire, je tremblais au doux son de sa voix; je frissonnais de désir si je touchais ce qu'elle avait touché; l'air exhalé de sa bouche humide pénétrait dans la moelle de mes os, coulait dans mes veines au lieu de sang; un seul de ses regards m'eût fait voler au bout de la terre!... A ses côtés des milliers de siècles eussent été trop courts pour épuiser les feux dont je me sentais embrasé!...

« A cette fureur de l'amour, se joignait une idolâtrie morale; car par un autre jeu de mon imagination, cette Phryné aux lèvres de laquelle j'aurais voulu rester suspendu une éternité tout entière, cette bayadère séduisante qui m'attirait mollement sur ses genoux et m'enlaçait dans ses bras, était aussi pour moi la gloire et surtout l'honneur. — La vertu, lorsqu'elle accomplit les plus nobles sacrifices, le génie lorsqu'il enfante la pensée la plus rare, donnent à peine une idée de cette autre sorte de bonheur: je trouvais à la fois, dans ma création merveilleuse, tous les enchantements des sens, toutes les jouissances de l'âme. Accablé et comme submergé par ces doubles délices, je ne savais plus quelle était ma véritable existence; j'étais homme et je n'étais plus homme; je devenais le nuage, le vent, le bruit! j'étais un pur esprit, un être aérien chantant la souveraine félicité; je me dépouillais de ma nature pour me confondre avec la fille de mes desirs, pour me transformer en elle, pour toucher plus intimement la beauté, pour être à la fois la passion reçue et donnée, l'amour et l'objet de l'amour!... »

On voit par cette ardente page empruntée au poète, que cette création fantastique et merveilleuse, cette fille de ses desirs, comme il l'a appelée, réunissait bien les qualités, les charmes, les prestiges nécessaires à la réalisation idéale d'une héroïne de roman et que dès lors ce n'est pas en vain que la « sylphide » a traversé sa vie.

A l'apparition des *Mémoires d'outre-tombe*, on a cherché à se moquer de cette invention, de cette création éclosée au souffle de la passion et de la poésie; on a voulu y voir un « après-coup », un placage, un exercice littéraire! Que c'était mal connaître le poète et la puissance de son imagination!... Sa première chimère fut plus vivante, plus réelle que toutes les créatures de chair et d'os qu'il a magnifiées par la suite, ou plutôt elle les contient toutes, et les *créatures* ne furent, à vrai dire, que ses pâles incarnations. Elle est peut-être la seule qui ait possédé, qui ait « eu », dans le sens intime du mot, cet être inquiet, impétueux, inconstant et désabusé.

On ne sent pas Chateaubriand si on ne le voit pas sur la bruyère, au tomber des jours d'automne, se jouant avec sa magicienne,

AVIS AUX DAMES

Broderies à la main pour **Trousseaux, Linge de Table**, etc. — Travail à façon très soigné. — *Prix modérés.*

M^{lle} BOUYGOU

Rue Confort, 14, au 3^{me}

TOUS PHOTOGRAPHES

Le Directeur de la maison de la *Photographie Populaire* met en vente des Appareils photographiques défiant toute concurrence par leur rapidité. 1/20^m de seconde suffit, monture noyer, soufflets toile, et tous les accessoires, produits nécessaires:

N° 0, 1/2 × 9	4 fr. 50
N° 1, avec soufflets, 6 1/2 × 9 . . .	9 fr.
N° 2, 9 × 12	17 fr.
N° 3, 13 × 18	32 fr.

Envoi contre mandat-poste au Directeur de la *Photographie Populaire*, 61, rue des Boulets, sauf pour le n° 0 et 1, le port en plus.



DANS TOUS LES BUREAUX DE TABAC

Cahiers à 5 c., 10 c., 20 c.

NIL cartonné (fabrication spéciale), 200 feuilles 10 c.

VERMOREL

A VILLEFRANCHE (Rhône)

350 premiers Prix et Médailles. — Décoration du Mérite Agricole.

PULVÉRISATEUR «ÉCLAIR»

contre le MILDIOU

et la Maladie des Pommes de terre

Eclair, n° 1.. 40 fr.

Eclair, n° 2.. 30 fr.

LA TORPILLE

(de 1892)

Nouvelle Soufreuse

DEMANDER LES TARIFS

DÉPÔT A LYON:

Chez MM. RIVOIRE père et fils, 16, rue d'Algerie.

VENTE ET EXPÉDITIONS

DE TOUTES LES

Eaux Minérales Naturelles

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Entrepôt général: **E. MAUGUIN**

5, place des Célestins, 5

ANGLE DE LA RUE DES ARCHERS

LYON

Concessionnaire des eaux d'**ÉVIAN-LES-BAINS** Source CACHAT, en bonbonnes de 10 et 25 litres.

« roulé dans ses cheveux et dans ses voiles », impérieusement et délicieusement subjugué par cet être idéal toujours présent. On ne le comprend pas, si l'on ne trouve point dans cet épisode juvénile la clé de toute son existence. Aussi, c'est bien à juste titre qu'il a intitulé ce chapitre de ses *Mémoires*: « Révélation sur le mystère de ma vie. »

Jusqu'au jour où Chateaubriand reviendra reposer au Grand-Bé, les diverses et ardentes poursuites de sa vie n'auront qu'un but : étreindre la « sylphide ». Il la poursuivra sous toutes les formes, à travers les œuvres de la jeunesse et les travaux de l'âge mûr, à travers les vicissitudes de la vie publique et les poèmes flottants dans les mirages de l'imagination ; et c'est à tel point, qu'il est permis de craindre même que la religion servie par l'écrivain, ce ne soit elle encore, revêtue et comme parée d'un plus haut prestige. A peine née, cette vision était pour lui l'attrayante sirène ou la muse inspiratrice ; elle l'absorbait déjà tout entier...

(A suivre.)

Gabriel MONAVON.

CE QUI RESTE

Ta beauté que le monde admire,
Ta grâce noble et sans apprêts,
La jeunesse de ton sourire,
Tes yeux beaux comme deux bluets ;

Ce que plus d'une femme envie,
La forme heureuse des contours,
Ne vaut pas qu'on le glorifie,
Et ne dure que peu de jours.

Après, viendra l'oubli des hommes,
Ces trésors à jamais perdus
Ont passé comme des fantômes,
Le monde ne s'en souvient plus.

Moi seul qui te porte en mon être,
Toujours jeune en dépit du temps,
Je croirai t'en embrasser peut-être,
Sur les lèvres de tes vingt ans.

JULES TROCCON.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

On paraît être entré dans la période calme : les affaires sont très limitées et les cours ne subissent que des variations insignifiantes. Cependant l'ensemble du marché est plutôt hésitant.

Le 3% a reculé de 54 c. à 98,57. Le 3% Nouveau à 99 fr. 85 a monté de 5 c. ; l'Amortissable à 98 fr. 80 n'a pas varié ; le 4 1/2 à 106,20 a baissé de 5 c.

Le Crédit Foncier sur lequel on a détaché un coupon de 30 fr., 28 fr. 80 net, clôture à 1096 fr. 25. La Banque de Paris fait 635 fr. ex-coupon de 8 fr. 80. Le Crédit Lyonnais cote 785, et la Société générale 465 fr.

Le Suez s'inscrit à 2741 fr. 25, ex-coupon de 68 fr. 15.

Parmi les fonds étrangers, l'Italien est à 90 fr. 22, ex-coupon de 2 fr. 17.

L'Extérieure à 63 11/16 ex-coupon est très lourde en baisse de près d'un point.

Le Portugais est faible à 23 1/4.

Le Turc à 20,20 et la Banque Ottomane à 557 fr. 50 ex-coupon sont sans affaires.

Le Hongrois clôture à 92 15/16 ex-coupon de 2 fr.

On a détaché ce jour un coupon de 13 fr. 20 net sur les Cirages Français qui sont demandés à 420 fr. La perspective d'une augmentation de dividende ne peut que contribuer à la reprise des cours.

Le Propriétaire Gérant, V. FOURNIER.

LE MONDE ILLUSTRÉ

QUAI VOLTAIRE, 13, PARIS

Sommaire du dernier numéro.

GRAVURES. — Voyages, Exploration du lieutenant Mizon : Fantassin et cavalier cuirassés. — Le lieutenant Mizon passant la revue des troupes cuirassées du Sultan de l'Amadoua. — Dahomey : Portrait du roi Toffa. — Les trois conseillers du roi. — Fétiches, spécimens d'armes, etc. — Beaux-Arts : Un pardon en Bretagne, tableau de M. Watter Gay. — Sport nautique : Le Rowing-Club. — Départements. Nord : Monument du mineur Fontaine à Anzin. — Lot : Monument de Clément Marot à Cahors. — Portraits : M. L. Cordonnier, titulaire de la médaille d'honneur (Salon de 1892). — Espagne. Madrid : Manifestation des Femmes de la Halle.

TEXTE. — Chroniques : Le Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Variété : L'Homme-femme, par G. Lenôtre. — Le Sport nautique, par Fillol. — Chronique des Beaux-Arts, par Olivier Merson. — Une statue bien méritée, par G. Claudin. — Voyages : Au Dahomey, par A. d'Albeca (fin). — Exploration du lieutenant Mizon, par Guy Tomel (fin). — Nouvelle en cours de publication : L'idée de Lord Vaughan, par M^{lle} Sophie Colonna. — Explication des gravures. — Echecs. — Rébus. — Récréations de la famille. — Bibliographies, etc.

En supplément : Tante berceuse, roman par Jules Mary, illustrations de G. Vuillier.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

FÊTE NATIONALE

du 14 Juillet

Train de plaisir (2^e et 3^e classes) LYON-PARIS

A l'occasion de la Fête nationale, la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée organisera un train de plaisir à prix très réduits, qui partira de Lyon-Perrache le 11 juillet, à 11 h. 18 soir, arrivera à Paris le 12 à 11 h. 24 matin, repartira de Paris le 19 juillet à 11 h. 55 soir et arrivera à Lyon-Perrache le 20 à 12 h. 40 soir.

Ce train desservira les gares comprises entre Lyon-Saint-Paul et Fleurieux-Lozanne ; la Tour de Millery et Oullins ; Beynost et Lyon-Brotteaux ; Lyon-Perrache et Crèches ; Pontcharra-Saint-Forgeux et Saint-Germain-au-Mont-d'Or ; Beaujeu et Belleville ; Cluny et Charney-Condemine ; Virieu et Saint-Jullien-sur-Reyssouze ; Mâcon et Varennes-le-Grand ; Branges, Mantelay et Saint-Marcel-lès-Chalon.

On peut, dès à présent, se procurer des billets aux gares ci-dessus désignées.

Billets d'aller et retour.

A l'occasion de la Fête nationale, la Compagnie a décidé que les billets d'aller et retour délivrés du 9 au 14 juillet, seront valables pour le retour jusqu'aux derniers trains de la journée du 18 juillet.

Cette durée de validité pourra être prolongée de moitié à deux reprises, les fractions de jour comptant pour un jour, moyennant 10 0/0 de supplément.

Les aller et retour de ou pour Paris, Lyon et Marseille conserveront, bien entendu, leur durée normale de validité lorsqu'elle sera supérieure à celle fixée ci-dessus.

Circulation à demi-place.

Le public peut se procurer dans toutes les gares des chemins de fer de l'Etat, de l'Est, du Midi, du Nord, d'Orléans, de l'Ouest et de P.-L.-M. des cartes donnant droit de circuler à demi-place sur les sept réseaux, moyennant le versement préalable d'une somme de :

	1 ^{re} classe	2 ^e classe	3 ^e classe
Pour 3 mois....	180 fr.	135 fr.	90 fr.
— 6 mois....	270 »	200 »	135 »
— 1 an.....	360 »	270 »	180 »

Vacances de 1892. — Train de plaisir de Lyon à Genève.

Prix (aller et retour) : 2^e classe, 15 fr. ; 3^e classe, 10 fr.

Aller, de Lyon-Perrache, 13 août, à 11 h. 40 soir.

Retour, de Genève, 15 août, à 11 h. 25 soir.

Des affiches feront connaître, avec les conditions du voyage, la date à partir de laquelle on pourra se procurer des billets pour ce train à prix réduits.

GOVERNEMENT TUNISIEN

Conversion des 347.541 Obligations de l'Emprunt 3 1/2 % 1889

EMISSION

de 396.386 Obligations de 500 Francs

Garanties par le Gouvernement Français

INTÉRÊT ANNUEL : 15 fr. PAYABLES PAR TRIMESTRE
Remboursement au pair, en 96 ans, par Tirages semestriels

PRIX D'ÉMISSION : 95 1/4 % = F. 476.25

Payables. { En souscrivant.....Fr. 50 »
A la Répartition (du 15 au 20 juillet).... 426 25

La Souscription sera ouverte le Mardi 12 Juillet 1892

A LYON { Au Crédit Foncier de France.
Au Comptoir National d'Escompte.
Au Crédit Lyonnais.
A la Société Générale.
Au Crédit Industriel.
A la Banque d'Escompte.
A la Banque de Tunisie (à Tunis).

Et dans les agences ou succursales de ces établissements à Paris et dans les départements.

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

PLACEMENT DE TOUT REPOS

à 10 % l'an

Obligations Foncières

Remboursables en 1894, à 500 fr., produisant un intérêt annuel de 37⁵⁰ parfaitement assuré. Notice envoyée gratuitement sur demande. Ecrire à MM. CAMAU et C^{ie}, banquiers, 18, rue Labruyère, Paris.

GRAND HOTEL

BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1^{er} ORDRE

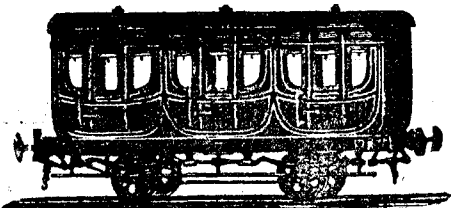
Pour dîners de Noces et repas de Corps.

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

Sommaire du dernier numéro.

Les Frissons, A. Hepp. — Chronique. — Exposition de Paris en 1900. — Le plus malin de tous, Ed. Drumont. — Le Phare du Raz, Paul Maurice. — Histoire de la Semaine. — Ce qui se passe dans une journée, Luc de Vos. — Petits mystères de Paris. — Le dernier bandit, L. Millot. — Légende des deux amoureux, Maurice Boukay. — Le Million du père Raclot, Emile Richebourg. — Le bois de la mort, Emile Zola. — Les Etudiants en droit, A. Chadourne. — Romance, Ed. Haraucourt. — Les Lettres intimes de Stendhal, Jules Lemaitre. — Semaine littéraire. — Physique amusante, Robert-Houdin. — La Vie mondaine, Une Parisienne. — Le Tour du monde, Le Chercheur. — Les Tramways tubulaires.

SERVICE D'ÉTÉ VIENT DE PARAÎTRE SERVICE D'ÉTÉ

L'INDICATEUR DES CHEMINS DE FERde Paris à Lyon et à la Méditerranée, de l'Est de Lyon,
de l'Ouest-Lyonnais et de Lyon à Trévoux.**LE
WAGON**Contenant le service de toutes les correspondances avec les gares de ces diverses lignes.
Le prix des billets simples et aller et retour.

Prix : 30 centimes; franco par la poste : 35 centimes.

EN VENTEA l'Agence Fournier, 14, rue Confort, Lyon
et dans ses succursales de
St-Etienne, Grenoble, Mâcon, Dijon et Valence
Dans les Gares, Librairies et Marchands de Journaux.**POUDRE PRIVAT**dite **VERMIFUGE ROSE**, marque
Eléphant, souveraine contre vers et con-
vulsions. Prix : 30 centimes.
DÉPOT A LYON: Pharmacie du Ser-
pent, 32, rue Lanterne, et François,
12, place Bellecour.**ABONNEMENTS**

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX

Français & Étrangers

S'adresser à l'Agence

V. FOURNIERRue Confort 14, à l'entresol
LYON

SE TROUVE PARTOUT

THÉ
DES
MANDARINS

DÉPOT GÉNÉRAL :
Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, 12
LYON


PRIX DES BOITES

500 grammes . . . 8 ⁵⁰ »	125 grammes . . . 2 ⁵⁰
250 — . . . 4 ⁵⁰	50 — . . . 1 ⁰⁰

La maison de banque **CAMAU & C^{IE}** 18, r. Labruyère, PARIS,
Achète et vend au comptant toutes valeurs françaises et étrangères,
cotées et non cotées ou dépréciées.
Renseignements financiers confidentiels fournis gratuitement.
N. B. — On demande des correspondants très sérieux.

VIENT DE PARAÎTRE
LE GUIDE EUROPÉENDES
HOTELS ET RESTAURANTS

en cinq langues.

FRANÇAIS, ANGLAIS, ESPAGNOL, ITALIEN ET ALLEMAND

Volume de 300 pages, double in-8°, reliure artistique.

Prix : 5 francs.

EN VENTE A L'AGENCE FOURNIER
14, rue Confort, LYON**VICTOR DUPRÉ**

69, Rue Tronchet, LYON

Fabrique d'Abat-Jour. — Pose de Cordes
Fournitures de Lames et Bâtons

Réparations à prix réduits

GRAND DÉPOT DE STORES

Ordinaires et fantaisie.

ABAT-JOUR D'OCCASION A VENDRE

Prix exceptionnels de bon marché.

LE

GUIDE DE GRENOBLE

ET SES ENVIRONS

La Grande-Chartreuse, Uriage, Allevard, Sassenage,
La Motte-les-Bains, etc.Ouvrage indispensable aux étrangers qui visitent Grenoble et les
beaux sites du Dauphiné, et aux baigneurs qui fréquentent nos stations
thermales. — Il est illustré d'une magnifique couverture en plusieurs
couleurs, qui est, à elle seule, un vrai souvenir des sites du Dauphiné. —
Nombreuses gravures dans le texte.Description et renseignements sur promenades, monuments, excursions. —
Notice sur les Etablissements thermaux. — Horaire des voitures publiques et
des chemins de fer avec les nouveaux tarifs de billets simples et billets aller
et retour. — Tarif des voitures de place. — Plan de la ville de Grenoble, etc.

PRIX : 50 cent. — Franco par la Poste : 65 cent.

EN VENTE CHEZ L'ÉDITEUR

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

SOCIÉTÉ DES COURSES
DE
CHARBONNIÈRES
(Septième Année)

Hippodrome de Sainte-Luce

DIMANCHE 17 JUILLET 1892

à 2 heures 1/2

COURSES D'ANES

Courses attelées. — Courses plates. — Courses de haies
Steeple-Chase

LE BUFFET SERA ITENU PAR M. BRON, PROPRIÉTAIRE DE L'HOTEL BELLECOUR DE LYON

PENDANT LES COURSES

Musique par la **LYRE DE PERRACHE**

PRIX DES PLACES :

Pesage	5 fr.	Pourtour.	0.50
Tribunes	3 »	Voitures	3 »
Pelouse	1 »	Cavalier	3 »

Les engagements sont reçus chez M. GIRARD, à Charbonnières, et à l'AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, à Lyon, jusqu'au 12 juillet.